

LITTLE, J. I., *The Child Letters: Public and Private Life in a Canadian Merchant-Politician's Family, 1841-1845* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1995), 177 p. 39,95 \$

Peter Gossage

Volume 49, numéro 2, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305427ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305427ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gossage, P. (1995). Compte rendu de [LITTLE, J. I., *The Child Letters: Public and Private Life in a Canadian Merchant-Politician's Family, 1841-1845* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1995), 177 p. 39,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49(2), 274–275. <https://doi.org/10.7202/305427ar>

LITTLE, J. I., *The Child Letters: Public and Private Life in a Canadian Merchant-Politician's Family, 1841-1845* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1995), 177 p. 39,95\$

Marcus Child est né en 1792 à West Boylston, Massachusetts. À l'âge de vingt ans il s'installe à Stanstead, sur la frontière entre le Bas-Canada et le Vermont, où il entreprend une carrière de marchand. Sept ans plus tard il se marie avec Lydia Chadwick, et de cette union naissent deux enfants, Elizabeth et George, en 1821 et 1828. Les jeunes Child vont grandir dans le comté de Stanstead, dans une famille de la petite bourgeoisie marchande, d'origine américaine, aux habitudes disciplinées et de croyance protestante.

Marcus Child n'est pas totalement inconnu dans l'histoire du Québec. Le marchand de Stanstead et de Coaticook est aussi politicien réformiste, élu membre de l'Assemblée législative à trois reprises entre 1829 et 1841. Sa participation à la politique coloniale entraîne de longues absences pendant lesquelles il entretient une correspondance diligente et affectueuse avec son épouse et ses enfants. Dans cet ouvrage, Jack Little nous livre une transcription intégrale de 91 de ces lettres, rédigées surtout lors du dernier mandat de Child à l'Assemblée législative, entre 1841 et 1843, alors que le gouvernement colonial siège à Kingston. Marcus est l'auteur de la majorité de ces lettres; il en adresse presque une cinquantaine à Lydia qui, elle, répond moins régulièrement (un sujet de reproche à l'occasion). George et Elizabeth échangent aussi des missives avec leur père dépaycé. Little y ajoute des notes explicatives, des cartes et illustrations utiles, une liste des «personnages», et surtout un texte biographique de 35 pages, scrupuleusement documenté et organisé en trois grands thèmes: activités marchandes, vie politique et famille.

Il se dégage du volume une vision modifiée de la frontière, souvent présumée étanche, entre les domaines masculin et féminin, public et privé au début du XIX^e siècle. Inspiré par les travaux de Mary Ryan, de Nancy Cott et Leonore Davidoff et de Catherine Hall, Jack Little fait ressortir l'absence d'un modèle rigide des «sphères séparées» dans cette famille marchande bascanadienne. Le marchand-politicien s'intéresse non seulement à son chiffre d'affaires et à son prochain discours à l'Assemblée, mais aussi à l'éducation de ses enfants, à l'entretien de sa maison, voire aux fleurs qui font la gloire du jardin familial à Stanstead. Lydia Child pour sa part ne se borne aucunement aux activités domestiques. Responsable de l'entreprise marchande et de la ferme familiale pendant les absences de son mari, elle n'hésite pas à interroger ce dernier sur la conduite des affaires coloniales et à lui offrir ses conseils. Disons que la frontière plutôt perméable entre les domaines public et privé dans le monde des Child n'est pas sans rappeler celle entre la Nouvelle-Angleterre et les Cantons de l'Est à l'époque.

Ces lettres nous renseignent sur une foule d'autres sujets d'intérêt. La préoccupation constante des Child pour des questions de santé doit être typique de cette époque où les épidémies meurtrières arrivent trop fréquemment («if I get home and steer clear of a fever I shall think myself fortunate», p. 46). L'environnement naturel et la succession des saisons sont des sujets

fréquents, comme la condition des routes, ce qui n'étonne guère («I could not be aware of the depth of the mud else I should have not allowed him to start for home.» (p. 45-46) Les lettres de Marcus Child font ressortir d'ailleurs son idéologie bourgeoise de maîtrise de soi, ainsi que le soupçon d'une attitude de supériorité morale face à d'autres groupes sociaux. Il affirme à son épouse sa tempérance («I have drunk yet no wine nor beer and shall not unless as a medicine», p. 73), comme il réagit avec dégoût et colère face à toute démonstration bruyante à l'Assemblée législative; il s'agit là d'affronts à «the habitual love of order and decorum which is so much my happiness to maintain in my own affairs and family» (p. 100). Soulignons en passant que ses reproches sont généralement adressés aux politiciens conservateurs haut-canadiens. Child admire beaucoup plus ses collègues francophones. Disciple de Lafontaine, il a même sa théorie sur l'effet (bénéfique) du contact entre anglophones et francophones du Bas-Canada:

We, Anglo Saxons of Lower Canada are not sensible how much our manners are affected by being in contact with the polished politeness of our French fellow subjects, and yet, being contrasted with them we appear less so, than when put in contrast, with the habits of our own race, in upper [sic] Canada and the United States. (p. 97)

Marcus Child est loin d'être un grand politicien; il est plutôt un membre ordinaire de l'Assemblée. Mais c'est justement le caractère ordinaire de ses interventions et de ses intérêts — jamais trop éloignés de ceux de ses électeurs de Stanstead — qui démontre bien le fonctionnement quotidien du gouvernement colonial de l'époque. Quelqu'un qui s'intéresse au climat politique du début de l'union des Canadas ne pourra donc plus passer à côté de cette correspondance. Ceux et celles qui s'intéressent davantage à l'histoire de la famille trouveront aussi dans les *Child Letters* de quoi alimenter leurs recherches et leurs réflexions. Car, en fin de compte, en voulant démanteler le mur trop souvent érigé entre la vie privée et la vie publique, Jack Little fait tomber du même coup celui qui sépare généralement l'histoire sociale de l'histoire politique. Que dire de plus, sinon tant mieux!